8e Année. N° 86 Février 1914.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

INSTITUT D'ESTUDIS CATALANS BIBLIOTECA

PIERRE TALRICH

Jean-Pierre-François Talrich naquit à Serralongue (Pyr.-Or.) le 16 janvier 1810. Fils de Pierre Talrich, docteur en chirurgie, et de Thérèse Durand, il fut baptisé le 22 janvier en l'église de Serralongue et eut comme marraine Marie-Rose Trescases.

Le 20 mars 1813, l'enfant perdait sa mère alors qu'il était déjà orphelin de père. Le docteur Talrich, lors d'une épidémie de typhus, descendit de Serralongue pour aider ses confrères de Céret, fut atteint par le fléau et mourut victime de son devoir.

L'orphelin fut mis au collège de Perpignan, mais le petit montagnard, ignorant de ce qu'il pourrait trouver dans la grand'ville inconnue, prit soin, en partant, d'emporter son livre d'école sous son bras.

Au lycée, un épisode de son enfance révèle déjà sa naturelle générosité d'âme et son enthousiasme pour les nobles causes.

En 1824, âgé de quatorze ans, il s'évada avec quelques camarades ayant formé le projet très simple de partir au secours des Grecs. Malheureusement, l'un de ces jeunes émules de Lord Byron avait eu une préoccupation vraiment trop bourgeoise et qui devait lui être fatale : il avait laissé sous son oreiller son testament olographe par lequel il

déshéritait, en bonne et due forme, son neveu qui lui avait, quelques jours auparavant, administré une très irrespectueuse raclée.

Ce document faisait connaître les intentions des futurs guerriers. Facilement rattrapés, ils furent ramenés par la gendarmerie, gravement incarcérés dans la prison de Perpignan où ils passèrent une nuit et le lendemain matin reconduits au collège et accueillis, cela va sans dire, par les triomphales ovations des camarades.

Quelques années après ce fut plus sérieux.

La cause de la liberté, victorieuse à Navarin, appelait cette fois à elle les défenseurs de Dona Maria, reine de Portugal, contre les violences et le despotisme sanglant de l'usurpateur de don Miguel. La France envoya l'amiral Roussin sur les rives du Tage. Pierre Talrich s'engagea parmi les volontaires français, se battit vaillamment, fut nommé sergent-major et faillit revenir décoré.

Une croix du Christ de Portugal, *une seule*, restait à la disposition de ses chefs pour récompenser un acte de bravoure. Ceux-ci, estimant Talrich et un autre de ses camarades également dignes de la récompense, voulurent la tirer au sort. Pierre Talrich refusa de devoir sa croix au hasard et la laissa à son camarade.

De cette campagne, le jeune sous-officier rapporta, à défaut d'un ruban, l'idée d'un drame historique, Vasconcellos, qu'il écrivit vers 1849. Le sujet, emprunté à la Révolution de Portugal de 1640, fait revivre, au milieu d'une action très vivement menée, très angoissante, la figure de don Miguel Vasconcellos, secrétaire d'Etat de Marguerite de Savoie, vice-reine de Portugal au nom de l'Espagne.

Les scènes hautement littéraires, d'une émotion véritable eussent été dignes du théâtre si l'auteur eut consenti à faire mettre au point son œuvre par un écrivain ayant l'habitude

et l'optique un peu spéciale de la rampe. Les critiques les plus autorisés le lui conseillèrent, parmi lesquels Arsène Houssaye qui, après lecture du manuscrit, l'en félicitait chaudement. Mais, comme jadis en Portugal il avait refusé de partager la Croix, de même refusa-t-il de partager sinon la gloire, du moins un succès presque certain. Il voulut

Cliché J. Delpont

que son œuvre demeurât uniquement de lui et il remit sans hésiter le drame dans ses cartons.

Il n'a été publié qu'après sa mort (1).

En 1831, Pierre Talrich débarquait à Paris. Ce Pyrénéen « prenait pour des taupinières Montmartre et le Mont Valérien, cet Atlas et cet Hymalaya des riverains de

(1) *Vasconcellos*, drame en quatre actes, 1 vol, in-8°. Plon 1902.

la Seine » (1) et se mettait bravement à la recherche d'une position sociale.

Il n'avait guère alors pour toute fortune que son intelligence et sa volonté, de malheureuses spéculations de ses tuteurs ayant dissipé l'héritage qui lui revenait de ses parents.

Après être entré dans une grande maison d'édition, il trouva, en 1841, au journal *Le Siècle* une situation plus rémunératrice, tandis qu'il nouait avec les rédacteurs des relations d'amitié qui donnaient satisfaction à ses goûts littéraires.

Il demeura au *Siècle* de 1841 à 1865. Ennemi de l'Empire, il n'était cependant pas républicain et ses sympathies l'eussent incliné plutôt vers la monarchie traditionnelle, mais, sans avoir à faire de politique dans les colonnes du Journal, il rencontrait au *Siècle* des écrivains de valeur qui surent apprécier la franchise de son caractère, la cordialité de son commerce et la finesse de ses goûts littéraires. Et c'est ainsi qu'il se créa un groupe d'amis qui lui demeurèrent fidèles, et que chaque semaine, il avait plaisir à réunir familièrement à sa table.

A côté de ses amis littéraires, ceux qui les premiers avaient toujours droit à son accueil le plus affectueux étaient ses compatriotes.

A ces derniers, son cœur, sa bourse et sa table étaient toujours largement ouverts.

Ce lui était une vraie joie de serrer les mains des Roussillonnais connus ou inconnus, qui venaient lui parler du pays lointain, toujours présent à sa pensée et qui faisaient réentendre à son oreille le doux parler Catalan.

(1) *Souvenirs des Pyrénées*, Feuilleton du journal le *Siècle*, 2 septembre 1860.

Il les recevait à bras ouverts, les retenait le plus souvent à déjeuner ou à dîner et mettait à la disposition des nouveaux venus son expérience et ses relations.

Dès que sa situation se fut améliorée et que de plus longs loisirs lui furent permis, il s'empressa de retourner en Roussillon.

Son premier retour date de 1858. Il en a gaiement retracé le souvenir dans un feuilleton du *Siècle* du 2 septembre 1860.

Repris par toute la séduction de la terre natale, les yeux charmés par les paysages autrefois familiers, mais depuis vingt-sept ans un peu estompés dans son souvenir, l'âme à nouveau conquise par la langue harmonieuse de son enfance, le poète se réveilla. Il se surprit à conter une jolie légende en laquelle il chantait les pittoresques vallées pyrénéennes et leurs sources bienfaisantes et ressuscitait, pour l'agrément du récit, un certain Béranger de Paracols, soi-disant troubadour du XII[e] siècle et auteur prétendu d'une chanson d'amour catalane. Et audacieusement il citait la chanson et il nommait les lieux où il avait découvert le précieux manuscrit. Si bien qu'un érudit (cette race est sans pitié), ayant pris au sérieux cette fantaisie de vacances, écrivit un long article dans le *Journal des Pyrénées-Orientales* pour discuter la vraisemblance de la trouvaille, critiquer les erreurs de documentation, s'étonner de la forme un peu trop moderne de la poésie du XII[e] siècle et conclure en se demandant si, au fond, *« tout cela n'était pas une simple blague »*.

Trois semaines après, le *Journal des Pyrénées* publiait une lettre pleine d'humour de Pierre Talrich qui se terminait par cet aveu dépourvu d'artifice :

« Je me résume.

« L'on n'a jamais fait appel en vain à ma franchise. Je

confesse que toute mon histoire *n'était qu'une véritable blague.*

« Je sollicite, à mon tour, de mon contradicteur, l'aveu que sa critique était au moins inopportune.

« Historien austère, il n'a pas voulu se départir de la devise

Amicus Plato, sed magis amica veritas.

« Je suis fantaisiste et j'aime mieux Platon que la vérité, surtout si Platon poétise à propos un coin de pays ou je suis né ».

Cet article du *Siècle* fut, je crois, le premier consacré par Pierre Talrich à ses chères montagnes et le pastiche, attribué au fameux trouvère, son premier essai de poésie catalane.

Quelque vingt après, il devait s'en souvenir et le reprendre pour en faire la *Corranda Rossellonesa.*

De 1858 jusqu'à sa mort, survenue en février 1888, le montagnard fidèle n'a que bien rarement laissé passer une année sans aller revoir ses Pyrénées : Perpignan, Prades, le Vernet, Molitg, Thuès, les Escaldes, Amélie-les-Bains, Mont-Louis, Font-Romeu et surtout le petit village natal, Serralongue qu'il dota successivement d'un Baptistère très artistique, puis d'un lavoir fort apprécié des ménagères du pays, sans parler de nombreuses générosités très discrètes, dont il gardait seul le secret.

A Paris, longtemps président de la société de secours mutuels des roussillonnais : Le Pardal, il se faisait une fête d'assister à ses réunions, d'y apporter une jeunesse de cœur et d'esprit que révélaient ses poétiques improvisations.

En décembre 1885, accouru au-devant de l'Estudiantina catalana qui se rendait aux fêtes du Soleil, il la salua de ce joli quatrain dont la traduction ne saurait rendre le charme :

Vos altres que veniu amb tota l'armonia
Del nostre bel parlar nos portar l'alegria
Infants de Perpinyá vos obrim nostre cor
Pel nostre Rossellò es tot omplert d'amor —

« A vous tous qui venez nous apporter la joie
« Et l'infinie douceur de notre beau parler,
« Enfants de Perpignan, nous vous ouvrons nos cœurs
« Tout débordant d'amour pour notre Roussillon ».

Les loisirs de ses dernières années furent d'ailleurs presque entièrement consacrés à célébrer le Roussillon. Pour chanter sa petite patrie, il écrivit des vers pleins de fraîcheur et tout imprégnés d'amour filial.

Ce furent, par ordre de date : en 1879, le Canigou, poésie dont son compatriote, l'éminent professeur au Conservatoire, Taudou, traduisit en un rythme magistral l'émotion profonde. En 1881 parut l'Aubade Catalane, mise en musique également par Taudou qui écrivait au poète : « Votre aubade m'enthousiasme tellement que j'en veux écrire la musique et que, oubliant toute théorie d'école, je me laisserai simplement emporter sur les ailes de la poésie ». La Cantate « Al Rossello » qui se retrouve dans les premiers vers des « Recorts » a été interprétée par Baille. Elle ne fut pas publiée. Enfin, la Ronde Roussillonnaise, dont Madame Léonie Bonet écrivit la musique et qu'illustra Teyssonnières précéda de peu l'apparition des « Recorts del Rossello ».

Cette œuvre, la principale du poète, et qui fut hélas la dernière, fut publiée en 1887.

Pierre Talrich écrivit ces souvenirs avec joie, avec émotion et surtout avec amour. Il y consacra tous ses soins et voulut que l'édition en fut particulièrement soignée. L'illustration fut confiée au maître aquafortiste, Louis le Nain et au compatriote Teyssonnière. L'un burina avec

vigueur l'énergique physionomie de l'auteur, l'autre évoqua, d'un trait original et pittoresque, les sites célèbres du Roussillon : le Canigou, vêtu de blanc, le Castillet, les Platanes, les danses catalanes...

Le grand poète catalan Jacinto Verdaguer, l'auteur de la grandiose épopée, l'*Atlandide*, accepta la dédicace de l'œuvre qui portait en épigraphe ses propres vers :

Com viatger al cim d'una pujada
D'hont ovira sa terra somiada,
Aqui 'l bon vell sospira de dolsor ;
Y veent la verdejar hermosa y bella,
Passeja 'ls ulls, enamorat, per ella,
Rejovenit sentir volarhi 'l cor.

Comme le voyageur au sommet d'une colline
D'où il aperçoit la terre de ses rêves,
Ici le bon vieillard pousse un doux soupir ;
Et la voyant verdoyer grâcieuse et belle,
Il y promène amoureusement ses regards,
Sentant son âme y voler rajeunie.

Et le poème de Pierre Talrich s'ouvre par cet hymne d'amour au sol natal.

Aixís com al trench del matí	Ainsi qu'à la pointe du jour
se veuhen las tendres poncellas	On voit les tendres boutons
del frígol y del romaní	Du thym et du romarin
Obrint llur calze á las abellas,	Ouvrant leur calice aux abeilles,
Aixís, oh Rosselló, mon cor,	Ainsi, ô Roussillon, mon cœur,
A plena tarde del meu dia,	Au plein soir de ma vie,
T'obre son vas umplert d'amor,	T'ouvre son vase rempli d'amour
En ton parlar, vera armonia.	Dans ta langue, vraie harmonie.

Puis les strophes se poursuivent, fêtant tour à tour la floraison magnifique du Roussillon, célébrant le Capcir, la Cerdagne, évoquant Font-Romeu et le célèbre sculpteur Oliva, chantant la grâce légère des danses catalanes. La voix du poète se fait douce ou puissante pour dire le baiser de l'aurore sur les cimes neigeuses du Canigou, le souriant

ciel de Cerdagne, le silence imposant des hivers, la joie du Renouveau, la splendeur des nuits étoilées, mais elle se mouille de larmes lorsqu'elle salue les rives du Tech, les monts de l'Albère, le Vallespir aimé, tout ce petit coin de terre d'où s'exila trop tôt l'orphelin. Et devant les vieilles tours qui dominent Serralongue, Massanne, Mir, Cos et Cabrens, et devant le micocoulier du village qui vêtait de son ombre la maison paternelle, un dernier cri jaillit de l'âme du poète :

Vallespir,
Dols sospir !
Quina alegria !
Mon cor somia
Qu'un dia hauré par darrer llit
Quatre llosas del teu granit.
Si 'm nega Deu eixa esperança,
Si sota un altre cel de França
Mon jorn suprem ha de venir,
De mi conserva est sovenir :
No moriré pas de vellesa ;
Ay no ! moriré de tristesa,
Vallespir,
dols sospir !

Vallespir,
Doux soupir !
Quelle joie !
Mon cœur rêve
Qu'un jour j'aurai pour dernier lit
Quatre dalles de ton granit.
Si Dieu trompait mon espérance,
Si sous un autre ciel de France
Mon jour suprême doit venir,
Retiens de moi ce souvenir :
Je ne mourrai pas de vieillesse ;
Hélas, je mourrai de tristesse,
Vallespir,
Doux soupir !

Si ce rêve de l'enfant de Serralongue ne s'est pas réalisé

à la lettre, on peut dire que son âme s'est bien endormie, bercée par les plus doux souvenirs de son enfance, et que ses yeux se sont fermés sur les chères visions du Vallespir.

Les *Recorts del Rosselló* eurent chez les félibres le plus franc succès. Les lettrés en goutèrent la forme parfaite, la langue très chatiée, le lyrisme éloquent et varié et les catalans furent tous conquis par l'émotion sincère et la douce mélancolie de ces souvenirs.

Jacinto Verdaguer, Frédéric Mistral, Emmanuel Arago, Etienne Arago, Le Comte de Toulouse Lautrec, Justin Pépratx, Frédéric Donnadieu, Joseph Bonafont, Paul Mariéton, pour ne citer que quelques-uns, adressèrent à l'auteur des félicitations empreintes de la plus chaleureuse et de la plus profonde sincérité.

Mistral lui écrivait : « C'est de la poésie naïve, populaire et franche qui est l'expression d'un souvenir ému. La langue est pure et claire. On sent qu'elle est vivante et c'est une fière réponse aux niveleurs intellectuels qui proclament la mort des idiomes indigènes ».

« Mes félicitations et mes remerciements pour le plaisir que j'ai eu à lire ces vers limpides que vous avez bien fai de dédier à l'illustre chantre des Pyrénées, notre sympathique ami Jacinto Verdaguer ».

Les Roussillonnais n'ont pas perdu le souvenir du poète du Vallespir. Souvent encore son nom est cité parmi ceux des enfants du pays qui surent le mieux l'aimer et le chanter.

Sur la demande de la Municipalité de Perpignan son buste, dû au ciseau d'Oliva, orne aujourd'hui le musée et bientôt la ville perpétuera sa mémoire en donnant son nom à l'une de ses rues.

Nul hommage n'eut été plus sensible à son cœur.

Paul Brinquant.

GALIPOLI

Juny 1304

Un colp près En Berenguer d'Enteza (1) y morts los millors caballers y soldats que lo seguiren, sols quedaren à Galípoli, ab En Rocafort, llur capdill, mil y dos cents infants, dos cents caballs y quatre caballers, bons soldats, quins eren: En Guillém Siscar, de Catalunya; En Juan Caldés de Rosselló, y En Fernando Gori ab En Jimeno de Alvaro, els dos aragonesos. També quedaba En Muntaner, racioner, y capitá de Galípoli.

Poca gent hi habia, donchs, per defensar la plaça y quant saberen que En Berenguer s'habia perdut, ab la seva gent y ses galeres, vegeren que no habian d'esperar cap socorro de ningú y que, aislats de tots, lluny de la pátria, envolts de desenemichs, sols d'ells mateixos y de llur propi valor, habian de tenir ajuda.

Mes per això, no perderen ánimo. Antes, al contrari, s'enaltí llur valentia y donaren exemple de lo que s'ha de fer, en casos apurats, quant se tem que alguna acció mal estudiada, o algun desfalliment de la voluntat, vingui à deixar l'honra y lo bon renom mal parats.

Cataláns y Aragonesos tingueren consell y essent molts els qui tenian dret à posar-hi vot, variats foren los projectes.

Alguns foren de parer que era desatinat defendre la ciutat y que era forços desemparar-la; que era convenient embarcar-se en les galeres y altres naus y anar-sen cap à Metellin, hont se podia arribar ab molta facilitat; dehian que d'aquella isla, se podia corre els mars dels voltants, ab mes seguritat y ab gran perjudici dels contraris, y pera justificar aqueix projecte, retrehian que siguent poques les forces, no hi habia medi d'obtenir major satisfació.

No fou seguit aqueix consell, si no que ab paraules de amenaces, lo rebé la majoria dels qui assistian á la reunió y que

(1) Los Genovesos lo pregueren per traicio convidant-lo à bordo de la galera d'En Eduard D'Oria y guardant-lo prés quant el endemá volgué retirar-se.

se determiná defensar la ciutat, costés lo que costés de vides y fatigues, tinguent-se per ruin y traidor el qui no ho fés.

Preuaren en tant aqueixa resolució que pera treure-se tota idea de mudar-ne, esberlaren tot lo que tenian de galeres y altres embarcacions, enjegant-les á fondo.

Habent perdut, ab tal acció tota esperança de retirada per mar, sols confiaren en la que ab llur espasa y l'ajuda de Deu habian d'obrir-se dins les files de sus contraris.

Resolució extremada y en tal manera atrevida que desde aquells temps, l'Historia sols menta un fet igual, lo del Gran Capitá (1).

J. Badua.

(1) Hernan Cortès. (D'après F. de Moncada)

FEBRER

La lluna de febrer
es dolsa y carinyosa,
dona un secret plaher
la nit misteriosa.

S'obri lo goig primer
à la noya ditxosa.
Tota encesa, en poder
de l'estreta amorosa.

De lluny s'enten encare
la musica suau
que acompanyá sa dansa;

Y ab la lluna li cau,
sobre l'hermosa cara
lo bès de l'esperansa.

L'Alguer (illa de Sardenya). Joan de Giorgio y Vitelli.

Un classique catalan des XIV^e^-XV^e^ siècles :
MOSSEN JORDI DE SANT JORDI

J. Massó-Torrents a publié en 1902 une édition des œuvres poétiques de Mossen Jordi de Sant Jordi, dans la Bibliotheca Hispanica. Il y a réuni dix-huit poésies, dont certaines sont incomplètes. Il en a rigoureusement établi le texte d'après les leçons des divers manuscrits et « cançoners », indiqué leur provenance et les variantes ; il leur a même souvent donné le titre dont elles étaient dépourvues. Enfin, dans une petite étude préliminaire, il nous a fourni des documents sur la biographie de Mossen Jordi de Sant Jordi. Mais nous ne savons rien ou presque rien à ce sujet. Mossen Jordi naquit durant le XIV^e^ siècle, il mourut durant le XV^e^, et fut donc contemporain d'Auzías March. Etait-il valencien comme lui ? Etait-il barcelonais ? Les investigateurs ne peuvent nous le dire. Et nous ignorerions sans nul doute son nom et ses poésies isolées, si D. Iñigo López de Mendoza, marquis de Santillana, le poète des Asturies, ne l'avait élogieusement cité dans sa précieuse « Carta al Contesdable ».

Les paroles de ce maître des « serraills », aristocratiques et parfumées d'italianisme, méritent bien d'être rapportées ici :

> En estos mestros tiempos floresçio Mossen Jordé de Sanct Jordé, cavallero prudente, el qual çiertamente compuso assaz fermosas cosas, las quales él mesmo asonava, ca fué músico exçellente ; é fiço, entre otras, una cançion de oppósitos que comiença : *Totjorns aprench e desaprench ensems*. Fiço la *Passion de amor*, en la qual copiló muchas buenas canciones antiguas, asy destos que ya dixe (Guillem de Bergadá, Pau de Bellviure i Pere March), como de otros.

La *Passión de amor* qui était, comme on l'observe, une sorte d'anthologie est aujourd'hui perdue.

Massó-Torrents suppose très judicieusement que le marquis de Santillana dut rencontrer Mossen Jordi à Barcelone ; car il accompagna, ainsi que D. Enrique de Villena, l'infant Ferran d'Antequera, alors qu'il venait prendre possession de la couronne

d'Aragon. Il survécut à notre poète ; il lui consacra une belle poésie, *La Coronacion de Mossen Jorde*, où il demandait à Vénus d'offrir au poète catalan la couronne des lettrés subtils et élégants. Il le plaçait dans cette idéale prairie, ombragée de lauriers et de myrtes, où, suivant la tradition, les sages doivent se rencontrer et deviser de la connaissance et du parfait amour. Et vraiment, les lettres catalanes et limousines doivent un tribut de reconnaissance à D. Iñigo Lopez de Mendoza, marquis de Santillana.

Mais nous savons encore de Mossen Jordi qu'il aima le roi Alphonse V et fut aimé de lui. Il est une lettre où le roi parle des agréables services que ne cesse de rendre « lo feel cambrer nostre en Jordi de Sant Jordi ». Le poète connut en effet le cimier doré du gentilhomme. Ainsi qu'Andreu Febrer, il participa à la première expédition d'Alphonse V en Sardaigne et en Corse. Il fut même fait prisonnier, comme il ressort de l'une de ses poésies, qui ressemble fort à une requête à son seigneur. Excellent musicien, parfait poète du gai savoir, vertueux gentilhomme, tels sont les titres de Mossen Jordi de Sant Jordi.

Ses quelques poésies lui assurent une place d'honneur dans le retable d'or de l'ancienne poésie catalane. L'harmonie et la douceur furent ses qualités principales.

Santillana, semble-t-il, y fut sensible. car il dit de lui, dans sa *Coronacion :*

E muy manso raçonava
E con vulto falaguero...

Et peut-être de telles qualités expliquent-elles son affection et ses éloges. Jordi de Sant Jordi aimait les belles idées, écloses dans le silence de l'étude ; son visage agréable reflétait la tranquillité de son âme, l'eurythmie de son esprit. Il était harmonieusement idéaliste. Il aimait la mélodie. Il achève lui-même son portrait avec une certaine bonhomie : que suy petits et curt d'alfizomía. — Qu'engrossesitz me suy deloraençay.

Comparons-le au valencien Auzías March. Celui-ci, nous le représentons volontiers avec des yeux de flamme, dans un visage contracté, creusé, tailladé, comme ces martyrs et ces bienheureux que nous admirons dans les tableaux de Ribera, son compatriote. Car Auzías March, que l'on appelle bien à tort le Pétrarque

catalan, n'est pas simplement un adepte mélodieux du gai savoir ; il est le poète inquiet de la douleur mystique. Il est « hanté par l'azur » bien avant Stéphane Mallarmé. Mais il n'est pas toujours nécessaire d'avoir une personnalité fortement accusée pour écrire de beaux poèmes. Si Mossen Jordi n'a pas possédé la rude science psychologique et morale d'Auzías March, du moins a-t-il su nous plaire avec son naturel et son idéalisme, et exprimer, en des octaves qui nous sont chères, la poésie des regrets, de la nostalgie amoureuse.

❖

Il est rare qu'un poète des « Cançoners » ne se livre point au jeu des allégories ; et ce n'est point ici le lieu d'insister sur l'importance de l'allégorie dans la littérature sentimentale. Dans son « Setge d'amor », Jordi suppose que l'amour en personne est venu l'assiéger. Las ! Comment pourra-t-il se défendre, sans fossés ni créneaux ? Ses soupirs sont ses espingoles ; ses gémissements font office de bombardes. Piètre défense ! Et voici que les hommes d'armes de sa garnison, qui sont les cinq sens, le trahissent. Mais sa défaite, il l'accepte d'assez bon cœur ; il absout Amour ; il lui fait plaisamment observer qu'il ne doit point se glorifier d'avoir vaincu un homme « déjà vaincu et qui se rend ». On pourra utilement comparer le « Setge d'amor » à la poésie X d'Auzías March, qui débute ainsi :

Si com hun rey, senyor de tres ciutats...

Une allégorie, une fiction sentimentale, des débats, telle était autrefois la bonne recette pour écrire un beau roman ; nous avons un autre idéal depuis.

Parmi ces assauts de subtilité, je ne néglige point de rappeler ici le beau dialogue sur les hommes et les femmes, dans le *Somni d'Amor*, de Bernat Metge. Mossen Jordi établit son débat entre les yeux, le cœur et la pensée. Chacun veut avoir connu le premier des admirables préludes d'amour. Seule, la dame du poète, Na Ysabel, pourra déclarer quel est le vainqueur du tournoi ; à défaut de cette déclaration, les yeux, le cœur et la pensée auront vite fait de le conduire à la tombe. Et

là, il semble bien que Mossen Jordi soit trop plaisant et spirituel pour ne pas exagérer sciemment.

Mais sa science d'amour ne s'exprimait pas toujours dans la forme des débats et des allégories. Il savait s'élever jusqu'à la plus pure conception platonicienne. Je crois bien que ces « Estramps », où,

... lexant à part l'istil dels trobadors...

comme disait Auzías March, il fait l'éloge de sa dame et de ses qualités, sont le chef-d'œuvre de sa poésie ; il me suffira de citer les deux premières strophes qui me paraissent être les plus admirables :

Jus lo front port vostra bella semblança
De que mon cors nit e jorn gran festa,
Que remirant vostra bella figura
De vostra faç m'es romasa l'emprempta
Que ja per mort no se n partrà la forma ;
Ans quant seray del tot fores d'est segle
Cels qui lo cor portaran al sepulcre
Sobre ma faç veuran lo vostre signe.

Si com l'infants quant mira lo retaula
E contemplant la pintura ab himatges,
Ab son nét cor no lo n poden gens partre,
Tant ha plaser de l'aur qui l'environa ;
Atressí m pren devant l'amorós sercle
De vostre cors, que de tants bens s'anrama,
Que mentre l vey mas que Deu lo contemple,
Tant hay de joy per amor qui m penetre !

Ces endécasyllabes au superbe mouvement trochaïque donnent toute aisance à l'expression de la pensée, lui conservent un rayonnement et une pureté que les rimes altéreraient peut-être. La langue catalane, si profondément rythmique, si riche en sonorités internes, se prête au vers blanc, et plus peut-être qu'à la géométrie compliquée des strophes et des rimes, un peu superstitieusement imitée des « Leys d'amor ». Dans les « Estramps » de Mossen Jordi, la beauté de la pensée nous séduit plus encore que la beauté formelle. Ces strophes restent

un modèle même pour la poésie moderne ; c'est consciemment, sans doute, que López-Picó en a donné une glose, dans le plus fini de ses livres, *Amor-Senyor ;* et l'octave que je cite permettra de comprendre les liens intellectuels qui rattachent au vieux poète l'écrivain « noucentiste » :

Farán els verms de ma carn llur pastura,
Y no podràn esborrar-t' de mos ossos...
Quant l'esperit devant Deu comparegui,
Y la presencia Divina l'inondi,
Dirà : Senyor, jo no us veig, car es d'ella
Aquesta llum tota humana que servo...
No sents, amor, que la lley de ta força
Ni enllà del món pot quedar estingida ? (1)

Cette strophe où se retrouvent des qualités de force et de fermeté austère, qui sont des qualités de la race catalane, vaut tous les éloges que l'on puisse faire de la poésie de Mossen Jordi de Sant Jordi ; mieux que beaucoup de pages, elle en dévoile la féconde valeur spirituelle. L'exaltation de l'amour subtil et délicat, de l'harmonie de l'intelligence et de sa belle clarté divine est un thème inépuisable. Il fournit à Mossen Jordi les plus purs de ses poèmes. On sait que les amies des troubadours sont des créatures d'exception. C'est symboliquement qu'Auzías March appelait « Lir entre carts » la vision de son idéalisme. Mossen Jordi lui attribue les jolis titres de « Castells d'honor », de « Reyna d'honor ». Entre toutes, dit-il, elle mérite le nom d' « Aymía ». Elle a une beauté noble, sans fards ni artifices. Elle est supérieure aux autres femmes comme l'autour l'emporte sur le merle, et la fleur de lys sur le rouge pavot. Elle possède au plus haut point cette vertu essentielle, qu'il dénomme « lo prets », ainsi que nos troubadours médiévaux.

Plus respecteux encore sont ses hommages dans la poésie intitulée « Midons ». Ornée des plus belles vertus, et d'une chasteté suprême, la dame est au-dessus de l'amour lui-même,

(1) J. M. López-Picó : Amor-Senyor. Barcelona MCMXII. Llibreria d'Alvar Verdaguer. Plaquette non paginée.

Cf. J.-S. P. : « La Poesía d'en J.-M. López-Picó », Revue Catalane, Perpignan. Tome VI, année 1912.

au-dessus de « l'estat d'amor y d'honor ». Seuls, des théologiens pourraient étudier et diviser ses vertus insignes. Elle est la beauté et la vérité ; elle est la perfection dont la vue nous élève à Dieu.

Milá y Fontanals a pu supposer que ces louanges étaient adressées à la reine Doña Maria. Mais le « Reyna d'amor » de la « tornada » se retrouve aussi dans sa poésie « L'aymia » ; et il me semble que ce détail pourrait bien détruire son hypothèse ; il est plus simple de ne voir dans cette pièce que l'expression d'un idéal qui avait longtemps rayonné sur les terres de langue limousine.

Toutefois, il arrivait que la réalité ne répondait pas à ces généreuses idéalisations ; et Mossen Jordi nous l'avoue. Car elles sont rares les femmes qui connaissent l'amour pur ; et elles n'ont pas de fermeté ; Mossen Jordi se plaint que l'amour aide les truands, favorise les hommes iniques, que la loyauté et la courtoisie et la fine science ne servent de rien

> ... Cobles e lays, dances e bon saber
> lo dret d'amor no poden conquerer...

disait Auzias March, qui, dans son extrême besoin de perfection morale, reprenait si âprement les désirs charnels de sa dame.

Et Mossen Jordi :

> Perque ara dich que ventura fa via
> que no val ley, bondat ne cortesia,
> Ne ser ardit, franch, valent sens fallir,
> ans lo volpell e l falç veureu florir.

Cependant, ces idéalisations, et les déceptions qui en sont la naturelle conséquence, n'apparaissent guère, malgré toute leur finesse, que comme des thèmes fort répandus dans les « Cançoners ». Mossen Jordi a écrit des pièces plus sincères, charmantes de détails autobiographiques.

Et c'est d'abord le « Comiat », ou l'Adieu. Plein d'angoisse, il doit quitter sa dame, et cette pensée l'attriste, il s'éloignera de la contrée, du pays de plaisance où elle habite :

> En un vexell de fust, llay en la mar,
> Absens de vos, lunyats desta contrada

. . . . . .

Del pahis dols hon vostre cors habita.

Et dans une strophe où l'on devine une véritable émotion, il recommandera à Dieu son honneur, sa beauté, son doux regard. Il chante sa nostalgie, son « Enyorament », avec un accent inoubliable :

A, cor gentils, quant de vos me partí
E us viu sus alt al vostre mirador,
Morir cuydi...

Il n'a guère plus qu'une consolation, celle de voir la dame dans son rêve. Par comble d'infortune, le voici fait prisonnier « sans amis, sans biens et sans maître, dans un étrange lieu, dans une étrange contrée ».

« Il fut un temps où rien ne pouvait me satisfaire, dit-il, — et maintenant je suis heureux de ce qui est cause de ma tristesse — et maintenant j'attache plus de prix aux chaînes qui me sont légères — que je n'en attachais autrefois à la belle broderie. » Si le destin s'est montré cruel, n'a-t-il pas la consolation d'avoir fait son devoir, ainsi que les braves qui se trouvent en sa compagnie? Car il n'a pas été fait prisonnier par défaut d'esprit chevaleresque, de « cavallería ».

Aussi demande-t-il à son roi vertueux, a son seigneur, de vouloir bien se souvenir des prisonniers. Cette pièce (1) est remplie de ferme sérénité et de beauté morale ; elle est de celles que nous devons retenir, car elle nous donne la mesure de la sagesse et des vertus de Mossen Jordi.

Si l'on veut maintenant connaître son humour et son enjouement, il faudra lire certaines de ses poésies qui ne sont guère que des conventions de l'école provençale, comme sa « Canço d'Oposits » et les « Enuigs ». Il nous est sans doute permis de négliger ces divertissements poétiques malgré toute leur ingéniosité. Mais sa satire la plus plaisante et la plus joliment rimée est celle du « Cambiador », où il campe un type de la société moyen-âgeuse avec autant de verve, mais avec moins d'âpreté qu'Auzías March,

(1) « Presoner ».

lorsqu'il adressait un fulminant « Maldit » à quelque « alcavota provada ».

Car, Mossen Jordi n'a pas la vigueur d'Auzías March ; mais, pour nous séduire, il possède tous les dons d'une sagesse tranquille. Nous ne pouvons pas suivre dans son œuvre les diverses étapes de l'amour subtil, la vigoureuse analyse de ses angoisses et de ses épreuves ; il ne nous montre pas les épines du chemin de perfection ; il n'a pas connu dans toute sa profondeur la doctrine d'austérité.

Du moins les quelques poèmes qui nous restent de lui nous montrent-ils qu'il fut un parfait galant homme. Méprisant les hommes dont les jours s'emploient à vendre et à acheter, il aspirait honnêtement à l'idéal d'amour et d'honneur. Et il ne faut pas oublier encore qu'il fut « músico excellente ». Il ne nous reste que de vagues fragments de ses « dançcas », de ses chansons courtoises, mais nous nous en referons volontiers au témoignage du marquis de Santillana.

❖

Il nous est donc loisible de le considérer comme l'un des rares classiques catalans, et le mot n'est pas ambitieux. Ses octaves ne doivent pas seulement intéresser le philologue ou l'historien ; elles conservent toujours leur essence lyrique en des lignes solides ; et d'aucuns peuvent penser que cette langue, dont la fermeté et la pureté sont évidentes, et ces délicates et hautes pensées de poète pétrarquisant ont un charme plus sûr que certaines rapsodies chaotiques de Verdaguer lui-même. On paraît l'avoir compris à Barcelone, et il en était temps.

Joseph-Seb. Pons.

Pages Choisies

Enyorament

Cette belle poésie, conservée par plusieurs manuscrits, n'a été publiée pour la première fois que par Massó-Torrents, dans l'édition que nous venons d'étudier. Elle a été récemment reproduite par Pompeu Fabra, dans sa « Gramática de la Lengua Catalana » (Barcelona. L'Avenç, 1912) [page 319. Selecta, Autores Medioevales]. Pour en faciliter la lecture, nous utilisons les principales notes de Pompeu Fabra, en les accompagnant, lorsqu'il est nécessaire, de quelques observations personnelles. Il n'est pas inutile d'observer que la graphie « Enyorament », pour « Anyorament », est une preuve à l'appui de l'étymologie de ce mot si cher à tout catalan (ignorare — ne pas savoir — être privé — souffrir de ne pas savoir), étymologie proposée par Meyer-Lübke et par le germanophile Manuel de Montoliu.

J.-S. P.

Enyorament, enuig, dol e desir (1)
M' han dat assalt des que 'm partí de vos,
Tant fort que ja res no 'm pot abellir (2)
E tot quan veig plasent, m' és enujós.
Tant m'ha fet mal lo vostre departir (3)
Que m'entrenyor com no us veig com solía,
Et, per greu dol, sovint lanç mant (4) sospir,
Si qu' he paor que desir no m'aucía. (5)

(1) DESIR, desitg, désir. — (2) ABELLIR, séduire, attirer. — (3) DEPARTIR, DEPARTIMENT, DEPARTENÇA. Remarquons l'emploi voulu de ces trois formes dans la poésie, et aussi la richesse des suffixes catalans : départ — séparation. — (4) MANT (provençal) maint. — (5) AUCIA, ne me tue (de auciure).

A, cors gentil ! quant de vos me partí
E us viu (1) sus alt al vostre mirador,
Morir cuydí (2) tant greu dolor sentí :
Axí 'm destreny (3) de son poder amor !
Mas, com forçat, jo forcí mon voler,
E pris comiat de vos, goig de ma vida,
Planyent, plorant e ab greu desesper
Maldint (4) lo jorn de ma trista partida.

Si be dellá visch eu (5) ab desplaser
Per lo gelòs que us n'avíen lunyat,
Mas sols quant eu (6) vos podia vaher
Encontinent tot l'als (7) m' er' oblidat.
Mas are 'm veig de tot plaher absent,
Cargat d'amor e pobre de ventura
No vahent vos, que us am tant finament,
E per açó morré si gayre 'm dura.

Quant me record en lo departiment (8)
E pens en vos, me semble que us veig clar ;
En aquell punt me corr' un sentiment
Per tot lo cors que 'm fa los ulls plorar :
Puis vaig al cor e fas-li (9) dir plorant
Ab agres veus « Ay ! hon es ma senyora ?

(1) **VIU** (arch.). Je vous vis. Q. Fiu (de fer). — (2) **CUYDI**. Nous lisons *cuydé* dans le texte de P. Fabra. Cette forme du paradigme moyen-âgeux est catalane. Nous la repoussons pour conserver la rime intérieure que constitue cuydi à la césure (coupe 4-6) (6-4). — (3) **DESTRENY**, opprime. — (4) **MALDINT**, maleint. — (5) **VISCH EU**. P. Fabra corrige heureusement par visquí. [J'ai vécu la-bàs (dellá)], bien qu'il n'y soit point autorisé par les manuscrits, puisque Massó-Torrents n'a pas donné cette variante dans son texte critique. — (6) **EU** (provençal), je. — (7) **L'ALS**, le reste. — (8) Voir **DEPARTIR, DEPARTIMENT, DEPARTENÇA**, etc. — (9) **FAS-LI**, je lui fais (arch. pour faig.)

Hont est (1), mon be? per que 'm muyr desirant
Pol no veher », tant forment vos enyora!

Enquer (2) vos veig la nuyt en somiant,
De que 'l meu cors pren un poch de repós,
E l jorn aprés, vau (3) tot joyós pensant
Com són estat ab vostre donós cors.
Per que us suplich vos vaja 'l cor amb me (4)
Un' hora 'l jorn, per bona conaxença,
Car com mes va mes vos am, per ma fè,
E mes m'entench en vostra benvolença.

TORNADA

Na Ysabel, tant havets sobre me
Que quant no us veig visch en fort penitença,
Mas al pus tost e pus breu que poré
Iré veher la vostra continença.

ALTRA TORNADA

Car lo meu cors es tant irat ab me
E tant felló (5) per vostra departença,
Que 'm vol aucir e diu que, per sa fè,
Tro (6) us haja vist no m'haurà benvolença.

Jordi de SANT-JORDI.

(1) EST, tu es. — (2) ENQUER, encara. — (3) VAU, vaig. — (4) ME (provenc.), mi. — (5) FELLO. P. Fabra traduit : enojado, irrité. N'est-ce pas le français : félon ? (méchant, cruel, traître, rebelle). — (6) TRO, jusqu'à ce que.

ALBADES

I

Voici d'abord une *albada* tirée du fameux *Cançoner de les obretes mes divulgades durant los segles* XIV, XV *e* XVI *d'Aguiló* (Barcelone, 1873 ; n° 2). Elle a été reproduite sous ce même titre d'*albada* d'après un manuscrit du XV^e^ siècle : on ne s'étonnera donc point du tour archaïque qui la caractérise. Si le second couplet paraît tout d'abord assez obscur, un peu d'attention le fera mieux comprendre. C'est la « belle » qui parle dans le premier, priant le « galant » de se retirer, car l'aube va poindre comme dans la divine et inoubliable scène de *Roméo et Juliette* avec cette différence que le coq seul, et non l'alouette, donne ici le signal. Dans le second couplet, le galant prétexte qu'il lui est difficile de partir en laissant ainsi auprès d'elle son cœur retenu par l'amour ; à quoi la belle répond dans le troisième couplet qu'il peut se retirer sans inquiétude, car elle est toute à lui. Cette charmante petite pièce est bien digne des honneurs d'une anthologie de la poésie populaire catalane.

Anauvosen la mía amor,
Anauvosen,
Que la gent se va despertant
E lo gal vos diu en cantant
Anauvosen.

Com me 'n iré sense lo cor
Qui de vos nos vol departir ?
Son poder fa de romanir
Lexant ne lo seu cos qui 's mor.

Anauvosen mon bel senyor,
Anauvosen,
E no dubteu d'ací avant
Que vostra son, si beus dich tant
Anauvosen.

II

La seconde *albada*, que je transcris ci-dessous, est plus longue et plus moderne. Elle a été recueillie à Palalda en 1865 par Milà y Fontanals, et publiée dans *Miscellanea di filologia e linguistica* (in memoria di Napoleone Caix e Ugo Angello Canello; Firenze, 1886, p. 373).:

En esta pedra m'assento,
M'hi comenso d'assentar ;
Tinch la mi amor que reposa :
No la gosi despertar.
Desperteuvos que ja 's alba,
Ja no es hora de dormir ;
Al galan que més vos ayma
A la porta lo teniu.
Vos esteu al llit cotxada,
Jo á la porta mort de fret,
Abrigat ab una capa
Y arrimat à la paret.
N'hi ha una donzelleta
Que robat me té 'l meu cor ;
Ne té la talla minuta
Y perfecta n'es del cos.
Si voleu que jo no hi passi,
Minyona, al vostre carrer,
Si voleu que jo no hi passi,
Muralles hi haureu de fer.
Feules de clavell y roses,
Que passant les culliré ;
Culliré les mès hermoses
Y les altres deixaré.
Per tan gran que sigui l'aybre
Per la soca montaré :
May cal dire, galan nina,

D'aquest' aygua no beuré.
— Albada, qui te l'ha feta.
Albada, qui te la fá ?
L'ha feta un fadriner sastre,
Pagès s'hi fa nomenar.

Cette *albada* suscite quelques réflexions. Il y a là une sorte de pot-pourri : les réminiscences y pullulent ; on y retrouve quelques *corrandes* et des fragments entiers de telles chansons populaires catalanes bien connues.

Le quatrain qui vient après le vers 5 figure déjà sous la forme suivante dans la collection de *corrandes* de M. Pierre Vidal (*Cansoner catalá de Rosselló y de Cerdanya*, fasc. 1 ; 1885, Perpignan, p. 18) :

Despertàuvos, gentil nineta,
Despertàuvos, si dormiu,
Que 'l galán que tant vos ayma
A la porta lo teniu.

On voit qu'il n'y a pas une bien grande différence entre les deux textes. J'ai trouvé moi-même ceci dans la région de Céret :

Despertàuvos, donzelleta,
Despertàuvos, si dormiu,
Que 'l galán que tant vos ayma
A la porta lo teniu,
Ne venim de terres llunyes
Sem passat lo riu á peu.
Despertauvos, etc...

Dans cette dernière variante, nous avons deux nouveaux vers qui font croire que nous ne sommes plus en présence d'une *corranda* proprement dite. Question, d'ailleurs, encore assez obscure : les *corrandes* sont-elles toutes des compositions existant bien en soi, dans leur cadre restreint, formant donc comme un individu, ou bien, au contraire, la plupart d'entre elles ne sont-elles pas les débris d'une composition de plus longue haleine,

dont elles se seraient un jour détachées? La chose me paraît facile à démontrer pour un certain nombre ; mais les *corrandes* d'intention humouristique et satirique avec allusions personnelles même ont été faites, bien entendu, directement et ont gardé leurs primitives proportions réduites. Il faudra revenir un jour sur cette question.

L'*albada* de Palalda semble encore avoir utilisé une autre *corranda* que reproduit également M. Pierre Vidal, id. (p. 6) :

Per mès alt que sia l'arbre
Per la soca montaré ;
May cal dire, ô galan nina,
D'aquest' aygua no beuré·

Les vers 25 et suivants ne disent guère, en effet, autre chose. Il serait aisé de démontrer l'utilisation de quelques autres corrandes. Mais nous devons remarquer, aux vers 13 et suivants, la présence de tout un couplet de *Montanyes regalades*, dont les deux variantes les plus populaires sont, comme on sait, celles-ci :

A. — N'hi ha una donzelleta
Que'm té robat lo cor :
N'es ben feta de talla,
Primadeta de cos.

B. — N'hi ha une donzella
Que 'm té robat lo cor;
Es primeta de talla
Y ben feta de cos.

Nous accueillerions avec plaisir de nos lecteurs quelques autres *albades*, et nous leur serions particulièrement reconnaissants de vouloir bien faire autour d'eux quelques recherches pour en découvrir. Le genre ne paraît pas très abondant et il ne paraît pas non plus qu'on en ait publié beaucoup jusqu'ici. Cependant leur intérêt n'est pas niable, aussi bien au point de vue du folklore que de l'étude même de la langue.

Jean Amade.

Lo Catalanisme à Rossello

Un de nos confrères, questionné par la revue littéraire *Renaixement*, de Barcelone, sur l'état d'esprit catalaniste du Roussillon, a répondu en ces termes :

L'antiga Confederació Catalana temps ha que no és més ; Catalunya anyora encara les seves llibertat i autonomía, perdudes en 1714 ; Rosselló és francès des del 1659 (tractat dels Pirineus), i l'antic reialme de Mallorca, de qui Perpinyà era la capital, desaparegué ja 'l 1344. I amb tot, gracies a Deu, Rosselló encare és català ; ni la revolució del 1789-1792, ni més de cent anys d'administració francesa, no li han esborrat el seu sagell históric i catalanesc.

Sí, Rosselló i Perpinyà han anat afrancesant-se, i s'afrancesen encara cada dia ; mes llur arrèl catalana no para de brotar i, de quan en quan, de poncellar.

La llengna popular ès sempre la catalana, amb tot el seu encís de llengua familiar, i que tant expressa ara les alegríes, ara les penes de la vida. Se publiquen tres revistes de literatura i historia, amb text en català i en francès, *La Revue Catalane*, *Ruscino*, *La Veu del Canigò*. Les cançons més populars són *Montanyes Regalades*, *Lo Pardal*, els *Goigs dels Ous*, i'ls nombrosos *goigs* que's canten tot l'any als sants i santes de les nostres devotes (santuaris).

I fins la gent que s'ha afrancesat, com són funcionaris i professors, que bé han tingut de seguir la carrera a França, i en francès, quan són de familia rossellonesa i que's retiren, ja d'edat, a llur poble nadiu, tornen a pensar i a parlar en catalá.

Les armes de Rosselló són sempre les lluminoses « Quatre Barres » ; les de Perpinyà són el mateix escut de les « Quatre Barres » amb un Sant-Joan (patró de la ciutat), i aqueix escut es veu esculptat en el rellotge de l'estació del Camí de ferro, en un finestral del Comptoir d'Escompte, en la sacristía de

l'esglesia de la Réal, i són pintades en la vidriera de la Catedral de Sant-Joan.

A la pagesía, per les festes majors, són les nostres cobles de jutglars catalans que hi toquen les balles i'ls passants de vila. El cuinar català és lo dels dies de festa: vinguen boles de picolat, tripes, all-i-oli, una cargolada, una rósta, millàs fregit, bonyetes, torró d'avellanes, tortell a l'anís, castanyes torrades, avellanes de Ceret, pomes-terra del Conflent, un penjoll de raïms servats fins a Nadal, i un trago de vi muscat, que de tot aixó un hom s'en llepa'ls dits.

Perpinyà encara té, com a ciutat, els mateixos puntals que li donaren els Reis de Mallorca, amb llur Castell Real (ara ciutadelle, sempre enlairat com àliga que vigila la niuada), les esglesias de Sant-Jaume, de Santa-Maria de la Real, de Sant-Mateu, i la Casa Comuna; i'ls Reis d'Aragó amb el palau de la Llotja.

Aixís com se troba la topografia de Rosselló los rosselonesos nos diem o de la vila (Perpinyà), o del Riberal, o de la Salanca, o dels Aspres, o de la Marenda, o del Vallespir, Conflent, Capcir i Cerdanya; mes a tots nos junta al seu entorn el gegantíu Canigó, ell nos replega a la seva falda, i'l seu alé ara nevat, ara assoletat, nos remoreja l'encantadora canço:

Muntanyes Regalades
Són les del Canigó,
Que tot l'istiu floreixen,
Primavera i tardor.

mentres el sant home, que era Mossen Cinto, nos recorda que:

De França o bé d'Espanya,
Uns i altres som germans;
No'l trenca una muntanya
L'amor dels Catalans.

❖

Pour juger, d'ailleurs du chemin parcouru, dans cet ordre d'idées, depuis trente ans, il suffit de se reporter, par exemple, à un rapport de M. Léon Fabre de Llaro, sur le concours

littéraire de 1868, de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire ; nous y relevons le passage suivant :

« Une des vingt poésies qui nous ont été adressées, nous devons le dire pour être complet, avait revêtu l'habit catalan. L'œuvre était attrayante et bien faite. Mais elle a dû être mise hors de concours. La langue catalane, toute langue maternelle qu'elle peut nous être, n'était pas prévue au programme, et avec raison. Trop souvent ses tournures, son accent, sa vivace énergie empiètent sur l'élégance, la clarté, la politesse exquise et délicate de notre langue française. Nous n'éprouvons aucun besoin de faire revivre l'idiome de nos aïeux, et d'augmenter son influence. Respectons-le dans son passé, dans les antiques souvenirs de nos pères qu'il nous a légués. Mais ne regardons cet instrument que comme une curiosité, un monument historique à aimer, à conserver, à bénir, pour tout ce qu'il a produit de bon et de beau. Ne tentons aucune restauration qui pourrait nuire à l'ordonnance architecturale de l'édifice moderne, sans être véritablement utile à l'ancien ».

Nous n'en sommes plus là, heureusement ; il suffit de rappeler les concours littéraires, en langue catalane, organisés depuis lors par la même Société Agricole, Scientifique et Littéraire ; les fêtes de la Santo-Estello, de 1910, avec la cantate de *Montanyas Regalades* (de MM. Boix et Siné), et les Jeux Floraux en langue catalane organisés par notre *Revue ;* les fêtes de la cantate *Salut de Vallespir* (de MM. Amade et Déodat de Séverac), à Céret ; et les manifestations devenues courantes, maintenant, de l'état d'esprit catalaniste en Roussillon.

M. Fabre de Llaro était d'ailleurs revenu, plus tard, de son appréciation par trop absolue : il avait bien dû s'incliner, lors de l'apparition de l'*Atlantide* et de *Canigó*, devant le génie poétique, bien vivant, de la langue catalane ; et dès ce moment il s'intéressa aux œuvres des écrivains catalanistes roussillonnais, Pere Courtois, Pere Talrich, Mossen Boher, Justin Pépratx, Mossen Rous, Bosch de la Trinxeria, Mossen Bonafont.

La Rédaction.

Pera 'l Bolleti de Mossen Alcover

Me vinch de regalar de llegir lo n° novembre-desembre de 1913, del *Bolleti del Diccionari de la Llengua Catalana* que 's publica à Palma de Mallorca (Illes Baleares); hi ha aquestes dues espolsades pera la *Revue Catalane :*

Revue Catalane, de Perpinyá. Surt cada mès. Hem rebut el nombre d'octubre que du poca cosa de filología. Copia sis planes i mitja del nostre *Dietari* del Bolleti d'agost-setembre, espipelletjant bocins d'assi i d'allá ; no hem arribat a comprendre quin criteri ha seguit la *Revue* per fer tals espipellades. — Devant de tot posa el « discurs de gracies del *Mantenador* Mr. François Trassere, de la Cerdanya francesa que tirá an els *Jocs Florals* de la Cerdanya, celebrats a Puigcerdá aquest estiu. Mr. Trassere fa un elogi de la llengua catalana pero, tal volta sensa donar-se'n compte ben bé, diu una cosa terrible, que nosaltres que hem travessada la Cerdanya francesa l'any 1900, 1902 i 1906, aturant-nos a moltes d'aquelles viles tan rioleres que formen aquella regió, hem de confessar que es ben ver lo que confessa Mr. Trassere, per mès que hi haja rossellonesos que pretenguen lo contrari. Digué Mr. Trassere dins tal *discurs :* « Pero, per un cerdá de França, si la llengua francesa es l'expressió habitual de son esprit, la llengua catalana, en que retrova les dolçors de la llet materna, del bresol, queda semprea través del temps i de la vida ».

De manera que els cerdans de França « tenen més per má la llengua francesa que no la catalana, els es « més per má la expressió habitual » de llur « esperit » Aixó demostra com está la nostra pobre llengua devers Catalunya francesa, quant fins i tot els que se'n diuen amadors, confessen que tenen més per má el francès que no el catalá ! Ja tenen bella tasca els catalanistes francesos, la bona gent de *Revue Catalane*, a casa llur, amb la gent d'allá, del Rosselló, Vallespir, Conflent, Cerdanya i Capcir ! La gent una mica instruïda, si un els envest en catalá, responen ordinariament amb aquell embafador : *Je ne parle pas catalan !* I un s'hi veu amb feines per fer-los-hi parlar. I la gent sensa lletres prenen llum, mal dit, prenen de la gent instruïda el *fum* empestador del despreci de la llengua i l'embabaiament devant el francès. Aixi es que costa molt anar a fer estudis de la nostra llengua a la Catalunya Francesa. Basta dir que aquest estiu el nostre bon amic doctor Antoni Griera ne n'hagué d'anar d'una vila rossellonesa tan important com Salces sensa poder-hi fer l'estudi del dialecte salcenc perque no trobá negú que s'hi prestás, aixó es, que li volgués dir paraules i formes gramaticals demunt les quals pogués fer ell les observacions oportunes. Li deien que no'n sabien res del catalá, i no es que ells no'l parlassen, tota vegada que es una vila catalana ; pero el tenen per una cosa massa baixa. Malants ! Sembla impossible !

Revue Catalane de Perpinyà, dins el nombre d'octubre copia una partida de planes del meteix *Dietari*. Lo que no diu d'ont pren tals troços del *Dietari* ni aont es sortit aqueix ; no anomena en res el Bolleti d'ont ho ha copiat. No hem de creure que sia intencionada tal omisió. *Revue Catalane* diferents vegades s'es demostrada un poc ofesa de certes apreciacions que hem fetes sobre l'estat de la llengua catalana an el Rosselló i del llengadocià an el mig-dia de França. No tenim fins ara per que retirar res que hágem dit envers d'aquestes coses. Què més voldriem nosaltres que haver de rectificar i porer dir que la llengua catalana an el Rosselló i la llengadociana an el mitg-dia de França anaven quart creixent a l'uf ? Què més voldriem nosaltres que porer ho dir en tota veritat ? No ens guanyen els rossellonesos a estimar llur llengua ! Ho senten els amics de *Revue Catalane ?*,.. Pero deixem-ho anar tot això ara.

Tingui per cert, *lo Bolleti*, que no ha estada intencionada la falta de posar, à la *Revue*, d'hont venien los extractes del *Dietari de l'eixida filologica de Mossen Alcover* ; ha estat no mes un descuyt, mes un descuyt que té pera bona escusa que'ls suscriptors de la *Revue* ja saben, de temps, qu'un « Dietari d'eixida filologica » no pot esser tret que del *Bollleti del Diccionari* de Mossen Alcover ; es un modisme, un clixé (com diem à Fransa), que tots l'entenen y l'endevinen.

Perqué 'n sem donat no mes trossos d'assi d'alli ? Ha estat pera en treurer lo que mes intéressa 'ls rossellonesos, es dir las impressions de mossen Alcover sobre 'l seu pas à Rosselló, à la gabatxeria (à Narbona), al Llemosi (à Limoges) ; à Italia, sobre la recepció pera 'l Pape ; y à Sardenya, sobre la vila catalana de l'Alguer.

Tot lo altre, que era filologia pura, los llejidors de la *Revue* hi haguessen entes poca cosa, ja que no son filolechs, y que no estàn dels mals de cap de la filologia cientifica.

Y are cregui també, lo *Bollleti*, que dit aixo, « amichs eren, amichs serem » amb ell ; rossellonesos y mallorquins tenim una germanor historica e literaria que, si à Deu plau, no se trencará per culpa nostra.

Lluis Pellissier.

Per lo que es del *Discurs* als Jocs Florals de Cerdanya, hi hauria massa que dir y discutir ; que no hi diem la nostra, altre vegada.

Le Gérant, COMET. — Imprimerie COMET, rue de la Poste, Perpignan.